

Les Hirondelles

LES

HIRONDELLES

PAR

ALPHONSE ESQUIROS.

—
Quis leget hæc? vel unus vel nemo.
—



PARIS.

EUGENE RENDUEL,
22, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

—
1854.

Alphonse Esquiros

1834

L'auteur

Alphonse Esquiros



Henri-François-Alphonse Esquiros, né le 23 mai 1812 dans le 8e arrondissement de Paris et mort le 12 mai 1876 à Versailles, est un auteur romantique et un homme politique français.

À Victor Hugo

Toi que, dans nos cieux, un nuage
Voiturerait parmi les hivers ;
Et qu'en se crevant, un orage
A jeté de ses flancs ouverts :
Aigle, couvé par le tonnerre,
Fils des cieux, tu suspends ton aire
A quelque monde imaginaire :
Cherchant la gloire dans les airs,
Ouvrant ton aile qui murmure,
De l'aquilon tu suis l'allure ;
Et le ciel, sur ta chevelure,
Met une auréole d'éclairs.

Ton front où l'avenir rayonne,
Grand centre de l'humanité,
Est la chaudière qui bouillonne
Enceinte d'immortalité.
Comme un sculpteur sur les collines,
Tu pétris de tes mains divines
Un moule que toi seul devines,
Pour y verser l'airain qui bout :
Et, dans ce corps brûlant de flamme,
Que l'on t'admire ou qu'on te blâme,
Fier, tu jetteras ta grande âme
Pour mouvoir un peuple debout.

Le siècle, qui vers toi gravite,
Ne peut dans la route des cieux,
Hâtant le pas pour aller vite,
Suivre ton pas audacieux :
Mais toi, dans ta pitié profonde,
Tu vois notre chaos immonde,
Et ne trouves pas notre monde
Assez grand pour te contenir :
Il faut dans une ère passée
Un horizon à ta pensée
Pour remplir la foule insensée
Et déborder sur l'avenir.

Dans le cœur humain que tu sondes,
Tu t'enfonces sans gouvernail ;

Et comme un plongeur dans les ondes,
Tu cherches l'ambre et le corail ;
Puis tu sors de ta mer béante,
Rapportant dans ta main géante
Un monde qui pense et qui chante :
Ton génie en est créateur ;
Pour éclairer sa nuit sans voile,
Tu fais, quand le soir se dévoile,
Dans son ciel éclore une étoile
Sous chaque souffle inspirateur.

Le roman naquit sous tes pages
Tout palpitant de vérité ;
Et dans chacun des personnages
Tu fais entrer l'humanité.
Jetant le monde dans le drame,
A chaque action qui se trame,
Tu le reproduis ; et ton âme
Se multiplie en demi-dieux :
Mais je t'aime encore mieux prophète,
De ce monde atteignant le faîte
Avec deux rayons sur la tête
Et descendant du haut des cieux.

Le ciel fait place à ta pensée
Dans son essor impétueux,
Et d'en bas la foule offensée
Baigne tes pieds majestueux :
Levant leur tête moutonneuse,
Les flots, d'une bouche écumeuse,
Mordent ta base encore fumeuse ;
En tes mains prenant le fanal,
Géant, tu grandis dans l'orage,
Tu ris de l'autan qui t'outrage ;
Mais le flot s'abaisse, et sa rage
N'atteint plus que ton piédestal.

Courage, Victor ! les grands hommes
Luttent longtemps contre le sort ;
Etreint dans le moule où nous sommes,
Leur génie, en le crevant, sort :
Tout grand événement s'enfante ;
Avant d'en sortir triomphante,
Au fond de la fournaise ardente
Bout une réputation :

Il a fallu quinze ans de plainte
De sueur et de guerre sainte,
Pour que toute l'Europe enceinte
Accouchât de Napoléon !

Je te voudrais une colonne
D'où, regardant dans l'avenir,
Tu lèverais une couronne
Sur le peuple qui doit venir :
Pour que de ce faite sublime
Tu pusses, penché vers l'abîme,
De Napoléon sur sa cime
Voir en face la majesté :
Pour que, comparant vos victoires,
Pour qu'unissant vos deux mémoires,
La France vît toutes ses gloires
Aux deux coins de notre cité !

Mais il faut traverser la tombe
Avant d'en sortir immortel ;
Ce n'est que quand un héros tombe
Que le temps lui dresse un autel :
Vivant, la tempête profonde
Pour lui trouble le ciel et l'onde ;
Mort, son ombre envahit le monde.
Sur sa colonne, sans affront,
Comme un fantastique prophète,
Dans le calme ou dans la tempête
Il porte, sans baisser la tête,
Le ciel qui pèse sur son front.

Comme l'obus ou bien la bombe
Qui dans les cieux courbe un éclair,
Sous les palais creuse sa tombe,
Et, se crevant, embrase l'air ;
Ou, comme l'antique sagesse,
Qui, d'un front que la fièvre oppresse
Sous le lourd marteau qui la blesse,
Sort, casque au front, lance au milieu :
Ainsi, d'une tête mortelle,
Sur une enclume solennelle,
La mort, dont le bras nous martèle,
En frappant, fait jaillir un Dieu !

Je n'ose plus aimer

Je n'ose plus aimer : Tous ceux que dans la vie,
Comme un souffle brûlant, mon amour a touchés,
Ont senti se flétrir leur jeunesse ravie,
Et pareils à la fleur qu'un soleil a ternie,
Sur leur tombeau se sont penchés.

J'ai tenu trois enfants sur les fonts du baptême ;
Entre les doigts sacrés l'onde pure et le sel,
Sur ces fronts adorés dont le lis est l'emblème,
Firent couler la grâce et la vertu suprême :
Hé bien, tous les trois sont au ciel !

Mon cœur, tout palpitant d'un amoureux délire,
Sous un regard de femme une fois a frémi ;
Puis la mort est venue, étendant son empire,
Arrêter un baiser, et glacer un sourire
Sur sa bouche ouverte à demi.

J'aimais un jeune enfant : Mon âme était la sienne,
Et ses yeux bleus riaient dessous ses blonds cheveux.
Mais tandis que sa main, sans que rien la retienne,
S'étendait doucement, pour s'unir à la mienne,
La mort se mit entre nous deux.

Un ange, un front modeste, une sœur empressée,
Du plaisir fugitif cueillait avec orgueil,
Au matin de ses jours, la fleur sitôt passée,
Quand la mort, la prenant avec sa main glacée,
La fit tomber dans le cercueil.

Une aïeule berça mon enfance première,
Mais à peine mon cœur commençait à l'aimer,
Que son front a pâli sous le lin mortuaire,
Et que sur le bois neuf de sa funèbre bière
J'ai vu la terre se fermer.

Ma cousine était belle en sa couche branlante ;
Ses yeux levés au ciel n'avaient vu qu'un hiver,
Lorsque sous un baiser d'une lèvre brûlante
J'ai vu sécher soudain, sur sa tige tremblante,
Ce bouton à peine entrouvert.

Et je suis resté seul ; mais leur ombre chérie
Dans le calme du soir m'apparaît sans remords ;
Je vais souvent prier sur une herbe fleurie :
L'enclos du cimetière est déjà ma patrie,
Et ma fête est celle des Morts.

L'aigle

Le soleil était pâle ; une mer ondoyante
Enflait à gros flocons son écume bruyante
Et se brisait contre un rocher ;
Une île, au sein des flots, s'élevait en silence
Et sur ses bords déserts, d'où le vautour s'élance
Glissait la barque du nocher ;

Alors on vit, au loin, se dessiner dans l'ombre,
Au milieu de l'orage, une figure sombre,
Avec deux éclairs dans les yeux ;
Ses cheveux hérissés flottaient sur la colline,
Et l'aquilon sifflant sur son front qui s'incline,
S'en allait plus fier dans les cieus.

Il rêvait... quand soudain, avec un grand bruit d'aile,
Trahi par ses efforts en son vol infidèle,
Tombe à terre un aigle blessé :
Il pousse un cri plaintif ; et son aile tremblante,
Laisant sur la poussière une empreinte sanglante,
Soulevait son corps épuisé.

Battu par la tempête et blessé par la foudre,
Sur ces monts escarpés et ces rochers en poudre
Il venait chercher un tombeau.
Ou bien, du haut des cieus reconnaissant son maître
Comme linceul funèbre, il réclamait peut-être
De sa pourpre au moins un lambeau.

Et le Destin sourit, en voyant ces victimes
Qui du monde et du ciel n'avaient touché les cimes,
Que pour mieux tomber et souffrir ;
Ces deux rois détrônés au déclin de leur âge,
Qui sur le même roc jetés par un orage,
Ensemble étaient venus mourir.

Napoléon plaignit cette chute fatale ;
Et sur l'oiseau sanglant passant sa main royale,
Il y laissa tomber des pleurs ;
Car il n'avait pas vu jusque-là, dans l'histoire,
Rien qui lui ressemblât, rien d'égal à sa gloire,
Rien de pareil à ses douleurs !

Mais dans l'aigle orgueilleux tombé loin de son aire,
Qui monta jusqu'aux cieus pour trouver le tonnerre
Il a reconnu son destin ;
Lui, convive chassé des royales orgies.
Qui laissa des corps morts et des plaines rougies
Comme les restes du festin.

Les rois avaient rogné sa serre menaçante,
Coupé son aile fauve, et d'une main puissante
Emprisonné son noble essor ;
Aussi, sur l'aigle altier levant un œil farouche
Il rêva : puis ces mots sortirent de sa bouche :
« — Salut, compagnon de mon sort !

Chaque religion, déposant la tiare,
Baisait les pieds poudreux de moi Corse barbare ;
Je croyais avoir dompté Dieu ;
Je croyais : — quand soudain de ce faite sublime
Comme un ange maudit qui roula dans l'abîme
Je me réveillai dans ce lieu !

Aigle, dans l'horizon, peut-être que ton aile
Reprendra son essor ; mais ma gloire éternelle
Ne revivra jamais pour moi !
Pourtant, si je pouvais, comme un pâle fantôme
Apparaissant, la nuit, dans mon ancien royaume,
L'éveiller au son du beffroi ;

Si mon souffle, ouragan qui la terre enveloppe,
Balayait, en courant, les trônes de l'Europe ;
Si ces monarques tant vantés,
Qui dorment sur la pourpre un sommeil adultère,
Sentaient à leur réveil notre pied militaire
Fouler leurs fronts épouvantés ;

Si jamais... » Mais déjà la nuit devint plus sombre.
On entendit de loin, près des flots et dans l'ombre,
Retentir la voix du geôlier.
L'empereur se leva : la main sur son front pâle,
Il s'avança muet : et la porte fatale
Retomba sur son prisonnier.

La lampe du poète

La lampe du poète agonisait dans l'ombre ;
Des rapides printemps il voyait fuir le nombre ;
La faim, de son toit pauvre, écartait les amours ;
Sa cruche se vidait, et couché sur la paille :
« Il faut donc, disait-il, il faut que je m'en aille,
Avec le dernier des beaux jours !

Mêlant les ris, l'amour, l'espérance féale,
J'enflais à mon aurore une bulle idéale ;
Papillon, je cherchais mon lit dans une fleur ;
Un sylphe me berçait sur son aile bénie ;
Comme un lys en parfum, mon âme en harmonie
S'évaporait, loin du malheur.

Mais, fleur, j'ai vu sécher ma goutte de rosée ;
Au souffle des humains ma bulle s'est brisée ;
Une abeille a sucé mon calice argenté ;
Papillon, j'ai brûlé mes ailes à la gloire ;
Et mon sylphe a froissé sa ceinture de moire,
Aux ronces de la pauvreté.

Le sort n'a-t-il donc pas de plus superbe tête,
Pour secouer dessus l'éclair et la tempête ?
Ô pourquoi m'empêcher de finir ma chanson !
Si je ne t'ai rien fait, si mes jeux sont sincères,
Pourquoi, vautour cruel, poursuivre de tes serres
Petit oiseau sous le buisson !

Je demandais si peu dans ma courte veillée,
Un peu d'azur, d'émail, d'ombre sous la feuillée !
Dans un bouton fleuri mon printemps s'écoulait ;
Mon vol sur l'océan n'a pas cherché l'orage,
Mais chétive éphémère, hélas ! J'ai fait naufrage,
Au fond d'une goutte de lait.

Le malheur m'étreignit de ses serres puissantes ;
J'ai dévoré longtemps des larmes bien cuisantes ;
Mais mon cœur, aux mortels ne s'est pas révélé.
Qu'ils ne s'arrêtent pas devant mes douleurs vaines ;
Il faudrait tant souffrir pour comprendre mes peines
Que je crains d'être consolé !

Je cherche seulement un calice de rose
Où mon aile froissée, en tombant se repose ;
Et quand le jour viendra de m'envoler aux cieux,
Je voudrais, Chrysalide au corsage d'ivoire,
M'ensevelir moi-même en un rayon de gloire
Comme elle en un tombeau soyeux ! »

Lorsque l'on vint ouvrir la porte du poète,
Dans ses doigts languissait une lyre muette ;
Un souffle avait flétri sa couronne de fleurs,
Et comme un fruit tombé de son écorce verte,
On voyait commencé sur sa lèvre entrouverte
Un son qu'il achevait ailleurs.

La solitude

Oui, voici bien les lieux que fréquentait Elise ;
C'est ici tendrement que résonnait sa voix ;
C'est là, c'est sur ce banc que je la vis assise
Pour la dernière fois.

Pourtant, rien n'a changé ; l'onde capricieuse
Coule aussi mollement sur les gazons fleuris,
Et des bois effeuillés la brise harmonieuse
Emporte les débris.

Au lever de l'Aurore, un diamant pétille
Sur la rose entr'ouverte et le lis qui blanchit ;
Puis y entre les rameaux, un doux rayon qui brille
Dans l'eau se réfléchit.

Mais à mes tristes yeux la terre est moins fleurie,
Le printemps plus tardif, les berceaux moins couverts ;
Ce bois semble plus grand, la moisson plus flétrie,
Les peupliers moins verts.

Il me faut un ami pour goûter la nature :
Je voudrais un cœur pur qui comprît mes penchants,
Et qui vît avec moi cette jeune verdure
Dont se parent nos champs.

Une voix qui me dise : Oh ! Que la lune est belle,
Que ces arbres sont verts et que le ciel est bleu !
Une main que je presse entre ma main rebelle
En murmurant : Adieu !

Mais mon cœur isolé de tout être qui pense,
S'attache aux compagnons de son exil muet,
Comme l'écume aux flots de l'océan immense
Et l'abeille au bluet.

Tout ce qui vit me plait : La cigale qui chante,
L'insecte qui bourdonne avec un léger bruit,
Et l'oiseau qui gémit une plainte touchante
Près de son nid détruit.

J'aime même le bruit d'une onde qui retombe,

Ou bien, laissant errer mes pas irrésolus,
Lors, je pense aux absents, aux amis de la tombe
Que je ne verrai plus.

Puis, foulant sous mes pieds les feuilles desséchées,
Je dis : Feuilles des bois, tapissez leur séjour ;
Comme eux, avant le temps, du rameau détaché,
Vous n'avez vu qu'un jour !

Et gardant dans mon âme un souvenir fidèle,
Je me repose seul sur le banc de ma sœur,
Où je dis, plein d'amour : Je m'asseyais près d'elle
En rêvant le bonheur !

Le Sabbat

Ô peuples ! Savez-vous (c'est l'opprobre du monde)
Qu'au sein de vos cités râtre une orgie immonde :
Minuit sonne, écoutez ! C'est l'heure du sabbat,
Où des vieillards quinquagesimes, couronnés de folie,
Vont d'un pas chancelant assouvir dans la lie
La passion qui les abat.

Le vin, en écumant, dans leurs coupes ruisselle
Tous les yeux enivrés lancent une étincelle ;
Leurs corps appesantis et de débauche lourds
Tombent ; tous ces pourceaux se vautrent pêle-mêle
Et de la volupté faisant une gamelle
Roulent sur l'or et le velours.

Attirés par l'odeur les chiens sont à la porte
Qui hurlent; les buveurs disent : Que nous importe ?
Pour qu'on puisse sans bruit les mettre à la raison
On leur jette des os à ronger, sur la terre,
Et s'ils veulent grogner, un gardien le fait taire
En les cognant de son bâton.

Ce n'est pas tout encore : pour compléter la fête
Il leur faut une femme, un sein blanc, une tête
A froisser sous leurs mains ; on appelle un valet :
— Amène-nous ici la première venue
Jeune, belle, modeste, à la poitrine nue
Et blanche, à la taille qui plaît !

Elle avance en tremblant : dans ses mains pudibondes
Met son front qui rougit et ses mamelles rondes ;
Eux de rire : en chantant de lui tenir les bras,
Avec des doigts lascifs dénouant sa ceinture,
De flairer sur son corps la débauche et l'ordure,
Comme un vautour sent le trépas.

Elle est nue ; avec bruit la foule l'entourne,
C'est à qui sous les pieds sèmera sa couronne,
A qui l'étouffera de baisers inhumains :
Quand elle n'en peut mais, pour achever leur orge,
Ils posent en vainqueurs leurs genoux sur sa gorge,
Ou dansent en frappant des mains.

Elle est là demi-morte et la tête qui penche ;
Des stigmates d'horreur souillent sa robe blanche ;
Plus d'un baiser impur sur sa lèvre est gravé :
Puis leurs bras étreindront sa poitrine gonflée,
Jusqu'à ce que bientôt cette femme essoufflée
Agonise sur le pavé.

Entouré de parfums et de lumières vives,
Ce banquet, c'est la cour : les rois sont les convives :
Les dogues aboyant dans l'ombre avec fierté,
C'est le peuple en émoi : la femme échevelée
Qu'ils ont brutalement meurtrie et violée, —
Cette femme... est la liberté.

L'orage

C'était un beau spectacle au milieu des ténèbres.
La lune qui sortait de ses voiles funèbres,
Et qui glissait entre deux tours ;
L'orage qui là-bas s'avançait dans les nues ;
Le château qui voyait, de ses têtes chenues
L'éclair sillonner les contours.

Les arbres, balancés par le vent qui murmure,
Qui secouaient, la nuit, leur longue chevelure,
Avec un bruit religieux.
La cloche du hameau qui tintait l'agonie,
Et l'écho qui mêlait une sombre harmonie
A ce concert prodigieux.

Poètes, voici l'heure où vos têtes divines
Doivent, ainsi qu'une ombre errer sur les collines,
Mesurer les cieux d'un coup d'œil ;
Planer avec l'orfraie aux penchants de l'abîme ;
Mêler des sons confus à ce concert sublime ;
Chercher la gloire ou le cercueil.

Allez la tête haute et l'œil brillant de flamme,
A la tempête en feu mêler aussi votre âme ;
Volez sur la croupe des vents ;
Respirez le tonnerre, enivrez-vous d'orage,
Comparez votre cœur, et voyez si la plage
Gémit autant que les vivants.

Laissez vibrer sur vous les doigts de la nature,
Vous êtes son clavier, et voici, je le jure,
Son heure d'inspiration ;
Elle fera sortir de vos touches divines
Ces accents dont vous-même au milieu des ruines,
Serez en admiration.

Le monde est une harpe immense ; chaque corde
Rend un son merveilleux, se cadence et s'accorde
Sous les doigts d'un musicien.
Le poète qui tient le monde en son génie,
De ce vaste concert répétant l'harmonie,
En est l'écho magicien.

Ma Muse

Le soir répandait son mystère
Sur le bois chaste et solitaire ;
Le rossignol harmonieux
Déployait sa voix cadencée,
Et chaque feuille balancée
Rendait un son mélodieux.

Assis sous la verte ramée,
Je sentais la brise embaumée
Passer sur mon front incliné :
Et dans mes vagues rêveries,
J'effeuillais des branches fleuries
Sur un buisson abandonné.

Entouré d'ombre et de silence
Comme l'oiseau qui se balance
Seul, sur les rameaux agités :
J'aurais voulu, plein de mystère,
Une colombe solitaire
Qui vînt s'asseoir à mes côtés.

Une vierge paraît... l'automne
De pampre a tressé sa couronne :
Ses yeux méconnaissent les pleurs :
L'Amour la couvre de son aile,
Et les trois Grâces autour d'elle
Ceignent des guirlandes de fleurs.

Zéphyr, de son aile mouvante,
Enfle sa gaze transparente ;
Les Désirs gonflent son sein nu.
Dans ma main posant sa main blanche,
Sa tête sur mon front se penche,
Et rit d'un sourire ingénu.

Vois, dit-elle, je suis la muse,
Le poète avec moi s'amuse
Dans les bras de la Volupté.
Ami, je te donne ma lyre :
Le dieu d'Amour seul y soupire :
Ses accents sont pour la gaîté.

Séduit par la taille légère
De cette vierge peu sévère,
J'allais recevoir son présent ;
Et déjà ma lèvre timide
Déposait un baiser humide
Sur son sein rose et frémissant.

Lorsque bientôt, sous la feuillée,
Une autre vierge échevelée
Conduit ses pas mystérieux :
Autour de son beau cou d'albâtre,
Et sans ornement idolâtre,
Pendait un luth silencieux.

Ses pieds ne laissent point de trace
Le myrthe au cyprès s'entrelace
Sur son front à demi penché :
Et de son aile qu'elle agite
Au milieu des airs qu'elle irrite,
Un doux parfum s'est épanché.

Un ange soulève son voile :
Sur sa tête brille une étoile ;
Des larmes tremblent dans ses yeux.
De la muse c'est la rivale,
Et sa voix en ces mots s'exhale
Comme un soupir mélodieux :

— Je suis la vierge du poète :
Sa voix en son âme inquiète
Souvent cadença des sanglots :
Et dans mes plus beaux jours de fête,
Si des fleurs brillent sur ma tête,
Je les cueille près des tombeaux.

Mon luth, quand un souffle l'effleure,
De loin semble une voix qui pleure
Et qui sait aussi consoler ;
Si tu veux, prends ce don magique :
Mais crains qu'un jour, mélancolique
Tu ne veuilles me rappeler :

Car si jamais ta main le touche,
Écoute l'aveu de ma bouche,

Moi, je ne le reprendrai plus :
Si pourtant sa corde plaintive
Ton âme, en résonnant, captive,
Fixe tes vœux irrésolus. —

Et le luth sous ses doigts s'éveille,
Ses sons plaintifs à mon oreille
Expirent plus mélodieux,
Elle s'envole ; son luth tombe ;
Je la suis comme une colombe,
Elle était déjà dans les cieux.

Par mes pleurs la lyre amollie,
Ou de pâles fleurs embellie,
A rendu de sombres accents :
Triste en la voyant se détendre,
Souvent j'aurais voulu la rendre,
Mais, hélas ! Il n'était plus temps.

Ni plaisir ni peine

A la brise du soir quand les feuilles frémissent,
Quand le soleil rougit dans un beau ciel d'été,
Quand les nuages d'or à l'horizon se plissent,
Quand le silence vient, et quand les bois s'emplissent
De mystère et d'obscurité,

C'est l'heure inspiratrice où la mélancolie
Erre sur les bosquets, s'assied près des ruisseaux,
Étend son aile d'or sur l'âme recueillie,
Puis écoute, pensive, ou l'onde qu'on oublie,
Ou le dernier chant des oiseaux.

Sur un banc de gazon elle attend le poète
Couronne de pavots son front pâle et terni,
Le mène par la main sur la rive muette,
Et montre l'eau, qui va dans la mer inquiète,
Comme le temps dans l'infini.

Alors on sent en soi passer mille pensées,
Comme un nuage au ciel, comme un cygne sur l'eau,
On retrouve en son cœur des peines effacées ;
On se souvient, on pleure ; et les choses passées
Nous font rêver au noir tombeau.

Moi, j'ai vu sur mon front faner tant de chimères,
Tant de projets hélas I ici-bas m'ont menti,
J'ai pris si peu de fleurs qui ne soient éphémères,
Que je me dis : Pourquoi, quand les nuits sont amères
Survivre au rêve anéanti ?

J'ai passé comme un fleuve aux ondes ignorées ;
Jamais les gondoliers n'ont erré sur le bord ;
Ni les vierges, pieds nus, aux lèvres adorées,
N'ont plongé dans les flots de mes rives dorées
Leur sein qui rougit tout d'abord.

J'ai poursuivi longtemps, comme un enfant avide,
Un Sylphe aux ailes d'or, un léger papillon ;
La muse m'avait dit : Prends garde, il est perfide ;
Mais en effet il n'a laissé dans ma main vide
Qu'une poudre de vermillon.

La gloire m'a trahi; tout me fut infidèle ;
Je n'ai que la nature en qui j'espère enfin ;
Tout le reste ici-bas me fuit à tire d'aile ;
Et qui s'affligera sur la terre cruelle,
Si je n'ai pas de lendemain !

Cyprès, de vos rameaux couronnez mon front pâle ;
Soleil, pour m'éclairer, rallume ton flambeau ;
Ô terre ! Pare-moi de ta fleur virginale.
Je veux faire avec vous l'alliance fatale
De la nature et du tombeau !

Des yeux d'un inconnu si quelque larme tombe
En recueillant ces vers que je livre au zéphyr,
Si pour moi l'oiseau chante et gémit la colombe,
Oh ! Ne m'enviez pas le repos de la tombe,
Amis, et laissez-moi mourir.

Pourtant, sous ces bosquets, la brise est si plaintive ;
L'air est si parfumé de la vapeur des bois ;
Un concert si divin à mon oreille arrive ;
Que je voudrais bien voir le soleil, sur la rive,
Se coucher encore une fois !

Et qui sait si mes fleurs sont toutes surannées ;
De mes chants inspirés si la source a tari,
Si je ne verrai pas, ô mes jeunes années,
Reverdir sur mon front vos guirlandes fanées ;
Si je suis un arbre flétri ?

C'est ainsi que l'on boit au calice perfide
Que verse l'espérance en descendant du ciel ;
L'homme maudit la vie ; et quand la coupe est vide,
Il voudrait bien encore, près de sa lèvre avide,
Sentir une goutte de fiel !

Qu'est-ce que la vie ?

Depuis bientôt vingt ans, je passe sur la route ;
Mes yeux regardent tout et mon oreille écoute ;
Deux rois ont laissé choir leur couronne à grand bruit.
J'ai vu tout pouvoir vain, toute gloire éphémère,
Et la fleur qui bourgeonne à cette plante amère
Ne fait jamais de fruit.

L'Europe a donc quinze ans sué sans prendre haleine
Pour qu'un homme, à la fin, mourût à Sainte-Hélène !
C'est là le dénouement de ce drame profond.
Le peuple maintenant, riant de ce qui tombe,
Nous dit : « Il faut marcher ! » Où va-t-il ? À la tombe.
De tout c'est là le fond.

Soulevez donc le monde avec votre génie ;
Moissonnez, en courant, une gloire infinie ;
Jetez les rois à bas pour monter à leur rang ;
Et vous aurez un jour, si le sort vous seconde,
Pour reposer à l'aise au vaste sein du monde
Un sépulcre plus grand.

Etreinte en son linceul au fond des pyramides,
L'Egypte n'arme plus ses cavaliers numides ;
Que nous reste-t-il donc de ces peuples si hauts
Qui firent tant de bruit en passant sur la terre ?
De vides monuments, dans un lieu solitaire,
Et qui sont des tombeaux !

Le néant est partout ; et la mort elle-même
Sur la bouche des rois est un souffle suprême ;
On s'accoutume à voir ces trépas si soudains ;
C'est le rideau baissé quand la scène est finie,
C'est un de plus tombé dans la mer infinie
Où tombent les humains.

Du sommeil à la mort quel est donc l'intervalle ?
Est-ce un nom différent quand la chose est égale ?
En visitant des morts la paisible cité,
Je dis : Quand Paris dort, au soir de la journée,
Tous se réveilleront, lui dans la matinée,
Eux dans l'éternité.

Quand un homme est à bas, un autre le remplace :
Le monde prend alors une nouvelle face ;
Tout marche vers le but et s'arrête au milieu.
C'est l'histoire du monde où tout retourne en songe,
Et depuis trois mille ans que le spectacle change,
Il n'est resté que Dieu !

Souvenir

L'haleine jusqu'ici des Zéphyrs inconstants.
Sur l'Océan du monde a gonflé notre voile ;
Et notre frêle esquif à l'abri des autans,
Pour arriver au port suivit la même étoile.

Pour toi le ciel est pur oubliant ses fureurs,
L'Océan sous ta rame, ouvre son flot docile ;
Le vent berce à demi ta gondole mobile ;
Et l'enfance en riant la couronne de fleurs.

Mais moi, qui vais tenter l'élément infidèle,
Moi, qui fuis le rivage et n'entends plus ta voix ;
Courbant mon pavillon, arrêtant ma nacelle,
Je te salue au loin pour la dernière fois.

Adieu, Toi que j'aimai ! Mon âme solitaire
Retrouvait, pour ses chants, un écho dans ton cœur.
S'éloigner d'un ami, c'est quitter le bonheur :
Adieu ! Je serai seul maintenant sur la terre.

Peut-être quelque jour (et ce sont là mes vœux),
Quand la jeunesse aura, de sa main inconstante,
Sur ton front innocent bruni tes blonds cheveux,
Ta nef retrouvera ma nacelle flottante.

Lors, rien ne pourra plus désunir nos amours,
Mais, comme l'alcyon sur des écueils sauvages,
Nous bâtirons un nid, au milieu des orages,
Pour y couler en paix le reste de nos jours.

Lors, du bonheur pour toi si la source est tarie,
Si ton cœur veut gémir ou prier en ce lieu,
Tu trouveras toujours, dans mon âme attendrie,
Des pleurs pour mes amis et des chants pour mon dieu.

Mais, si la mort avant vient fermer ma paupière,
Au cercueil, loin de toi, si je suis endormi,
Donne en pensant à lui, donne à ton vieil ami,
Au moins un souvenir et puis une prière !

Et comme un saule vert, sur le bord du ruisseau,

Abandonne au courant quelques branches fanées ;
Ami, quand tu verras, penché sur le tombeau,
S'effeuiller, jour par jour, tes rapides années.

Quand, près de ton foyer, une troupe d'enfants,
Le soir, viendra siéger au festin de famille,
Suspendue à ton cou, quand une jeune fille
Penchera son beau front sur tes longs cheveux blancs :

En leur montrant mes vers, dis-leur : « C'est l'héritage
D'un poète ignoré qui n'a vécu qu'un jour,
Que je pleure à présent, que j'aimais à votre âge,
Et que j'irai bientôt retrouver à mon tour. »

Ce luth dont les accents vivront dans ta mémoire,
N'aura pas vainement entre mes doigts frémi ;
Car le port le plus sûr est le cœur d'un ami,
Au milieu des écueils où nous jette la gloire.

Un homme de moins

Terre, que fallut-il quand l'Europe inondée
Ne pouvait retenir la France débordée,
Et grosse de fléaux ;
Quand les trônes des rois chancelaient sur leur base,
Quand nos champs se vidaient, quand la gloire était lasse
De suivre nos drapeaux ?

Terre, que fallut-il, si longtemps opprimée,
Pour reposer enfin ta surface lassée
Du poids des combattants ;
Pour que le monde entier rentrât dans son orbite,
Pour qu'une main foulât ces flots dans leur limite.
De peuples haletants ?

Pour que sur leurs pavots les grands se replaçassent,
Pour que les gouverneurs et les rois ramassassent
La couronne à leurs pieds ;
Pour que la France même, activée et féconde,
Reposât, d'avoir tant produit de rois au monde,
Ses flancs estropiés ?

Terre, que fallut-il pour qu'au peuple qui tombe
Ton sein engloutissant n'entrouvrît plus de tombe
Au milieu du combat ?
Que fallut-il pour perdre une nouvelle Rome
Qui vivait et pensait dans l'âme d'un seul homme ?
— Que cet homme tombât !

Sommaire

Sommaire	p. 2
L'auteur	p. 3
À Victor Hugo	p. 4
Je n'ose plus aimer	p. 7
L'aigle	p. 10
La lampe du poète	p. 12
La solitude	p. 14
Le Sabbat	p. 16
L'orage	p. 18
Ma Muse	p. 20
Ni plaisir ni peine	p. 23
Qu'est-ce que la vie ?	p. 25
Souvenir	p. 28
Un homme de moins	p. 30